Document généré le 5 juin 2025 00:19

Entre les lignes
Le plaisir de lire au Québec

Rawi Hage
Force de frappe

Annick Duchatel

Volume 5, numéro 3, printemps 2009

URI : https://id.erudit.org/iderudit/710ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les éditions Entre les lignes

ISSN

1710-8004 (imprimé)
1923-211X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Duchatel, A. (2009). Rawi Hage : force de frappe. *Entre les lignes*, *5*(3), 7–7.

Tous droits réservés © Les éditions Entre les lignes, 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Rawi Hage

Force de frappe

Une pluie de prix prestigieux (dont le Prix des libraires 2008) a salué *Parfum de poussière*, premier roman de cet écrivain à la puissance peu commune. Atom Egoyan s'intéresserait même à l'adaptation cinématographique du livre. Libanais d'origine, Montréalais d'adoption, Rawi Hage, qui a choisi d'écrire en anglais, nous parle de son surprenant parcours.

ANNICK DUCHATEL

Sous sa casquette, **Rawi Hage** a le sourire rare et la mémoire persistante. Avoir passé neuf ans dans Beyrouth en guerre, ça vous marque un homme. « J'ai vécu des événements extraordinaires. Mais si mon livre se déroule pendant la guerre civile, je n'ai pas voulu apporter un témoignage. J'ai juste voulu faire un bon livre », dit l'auteur, qui, après s'être expatrié à 18 ans, a trimé dans un restaurant à New York, a été photographe, puis chauffeur de taxi à Montréal, avant de se mettre à écrire.

EN COUP DE POING

Hier Beyrouth, aujourd'hui Gaza. Cette réalité de la guerre, toujours recommencée, il la décrit sous ses couleurs les plus crues. Bassam et Georges, deux adolescents de Beyrouth-Est (le côté chrétien), vivent leur guerre en caracolant sur leur moto, indifférents à la pluie de bombes qui s'écrasent à leurs pieds. Ce qui les intéresse, c'est de se faire de l'argent en truquant des machines à sous « contrôlées » par un chef de guerre. « Les trafics de toutes sortes, les belligérants s'y livraient pour financer la guerre, dit Rawi Hage. À Beyrouth-Ouest, du côté musulman, c'était la même chose. » L'amitié de Bassam et Georges va se déliter quand l'un choisira de partir et l'autre de combattre dans les phalanges chrétiennes, participant au terrible massacre des camps palestiniens de Sabra et Chatila. Cette horreur, l'auteur l'évoque comme tout le reste : en coup de poing. « C'est la seule partie du livre pour laquelle je me suis documenté. Et je n'ai pas mis toutes les atrocités dont j'ai trouvé la trace. Ces événements demeurent une honte. Mais des massacres semblables, l'autre camp en a aussi commis. »

Au milieu de ces jeux de guerre où la testostérone se déverse à flots, il y a les femmes, qui tiennent les pulsions de vie et le quotidien à bout de bras. « Elles n'ont rien à voir avec l'image de la femme arabe soumise, dit l'auteur. Ce sont des initiatrices, des amoureuses, libres de leur sexualité. Quand elles disent non, les hommes obéissent. »

SANS COMPROMIS

Et puis, il y a l'écriture. Percutante, martelée comme un solo de batterie, pétrie d'humour grinçant, elle s'élève parfois au-dessus de cette terre en proie à ses démons pour rejoindre dans un élan d'émotion la beauté du monde, toujours là malgré tout : « Puis ce bon vieux soleil est ressorti des nuages, les toits se sont ébroués comme des chiens mouillés, le poisson du pêcheur a fait un dernier bond, laissant derrière lui sa fraîcheur et oubliant pour toujours sa maison sous la mer. » Des sortes de plans-séquences qui tiennent du grand art.

« J'ai écrit le livre en un an, d'un premier jet. Étonnant pour un premier roman ? Et alors ? Pourquoi cela ne devrait-il pas être comme ça ? Le livre a eu du succès, ça indique qu'il y a une attente pour ce type d'écriture sans compromis. »

Dans le roman, Bassam vit la mort de sa mère avec une quasi-indifférence qui évoque celle de Meursault dans *L'étranger* d'Albert Camus, dont l'ombre plane sur le livre. « C'est vrai que Camus est de ceux qui m'ont aidé à me forger ma propre philosophie, totalement laïque. » Hage voudrait qu'on perçoive aussi cette philosophie dans son second roman, *Cockroach*, dont la traduction française est attendue pour l'automne. « Il se déroule à Montréal et met en scène un immigrant, mais je n'ai pas voulu écrire un livre sur l'immigration. J'ai voulu écrire. J'en ai le droit ! » ▪

PHOTO : SYLVIE TRÉPANIER

PARFUM DE POUSSIÈRE
Rawi Hage
Traduit par Sophie Voillot
Alto, 2007